

l'appui des cheikhs de ces peuples, parce qu'ils sont rarement d'accord entre eux.

Tout indomptables que sont les Makouas dans leur état sauvage, ils deviennent dociles lorsqu'ils sont réduits en esclavage. Lorsqu'on leur a rendu en partie la liberté en les enrôlant comme soldats, ils apprennent promptement le maniement des armes, et l'on peut se reposer sur leur fidélité.

Quelques voyageurs ont supposé que les Makouas étaient les mêmes que les Makouanas dont Lichtenstein et Campbell ont parlé comme d'un peuple cafre; M. Salt pense que c'est une erreur, car les Makouas sont nègres. Cependant Thouman, qui avait séjourné dans l'intérieur du pays, appelle les habitans des Cafres; le portrait qu'il en fait ressemble à celui que M. Salt en a tracé; ils sont, dit-il, tout noirs; et plus cette couleur est foncée, plus on les trouve beaux. Ils sont gais et paresseux, mais sobres. On voit parmi eux peu de gens estropiés ou contrefaits, et en revanche beaucoup d'aveugles, notamment dans les endroits où les rayons du soleil frappent avec le plus de force. Thouman les représente aussi comme très-dociles. Ils mangent tout ce qu'ils rencontrent, chiens, chats, rats, serpens, sauterelles, éléphants, hippopotames, poissons, lors même que la chair de ces animaux est corrompue et puante, ou même qu'elle fourmille de vers. Leur princi-

pale nourriture est le sorgho dont ils font une bouillie. Quoique l'eau soit leur boisson habituelle, n'importe que ce soit celle d'un ruisseau, d'un puits ou d'un borbier, ou qu'elle soit limpide ou trouble; ils font du *pombe*, qui est une espèce de bière, avec le sorgho trempé dans l'eau et fermenté; ils la boivent dans leurs divertissemens au son des instrumens de musique.

Ils achètent des étrangers du cuivre et de l'étain. Quant au fer, ils savent l'extraire des mines de leur pays; ils font fondre le minerai dans des fours d'argile qu'ils construisent pour l'occasion. Une outre de peau de chien ou d'un autre animal leur tient lieu de soufflet. Leurs orfèvres, malgré l'imperfection de leurs outils, façonnent très-bien l'or. Ils font en filigrane de jolis ouvrages très-variés.

Le commerce des Portugais avec ces nègres est très-lucratif. Autrefois les nègres donnaient la quantité d'or contenue dans un trou pour une quantité égale de verroterie; maintenant ils sont plus avisés, ils se servent d'une balance pour peser l'or. L'ivoire est très-commun à cause du grand nombre d'éléphants.

Les Portugais ne permettent d'exploiter la poudre d'or que dans un petit canton à peu de distance de Tette. Ce métal y est si commun que les blancs et les noirs peuvent y envoyer leurs es-



claves. Thouman pense qu'on en trouverait dans la plus grande partie du pays des Cafres ; les Maures et les Portugais sont trop paresseux pour le chercher. Ils ne retirent de leur fouille que ce dont ils ont besoin pendant un an , pour s'entretenir et pour jouer. Malgré les défenses les plus sévères, publiées par ordre du roi , les Portugais ont un amour effréné pour le jeu.

L'or ne se trouvant pas à une profondeur considérable, son extraction n'exige pas une grande peine. Une certaine herbe indique la présence du métal. On creuse la terre, puis on la lave dans des gamelles. Les parcelles d'or sont très-pures. On en rencontre quelquefois qui pèsent deux à trois onces. C'est en hiver que l'on recueille l'or, parce qu'alors l'eau est abondante pour le lavage. Dans les autres saisons on serait obligé de porter la terre aux rivières qui sont assez éloignées.

Le lavage de l'or est l'ouvrage des femmes, les hommes se bornent à les surveiller et à les défendre des attaques des ennemis. Quelquefois ceux-ci réussissent à s'approcher à l'improviste, remplissent la bouche des femmes d'une poignée de farine pour les empêcher de crier, puis les emmènent en esclavage.

Chacun peut ramasser de l'or dans le canton fixé par les Portugais ; mais il n'est pas permis à ceux-ci de faire travailler leurs gens dans le pays

des rois ou princes noirs du voisinage, parce que ceux-ci craignant l'avarice des blancs et leurs empiétements, ne veulent pas être troublés chez eux. Quelque temps avant l'arrivée de Thouman, un de ces princes avait chassé les Portugais et fait leurs femmes et leurs enfans prisonniers ; le rachat de ces infortunés avait coûté beaucoup d'argent. Cependant les blancs envoient leurs nègres dans le royaume de Manou, où l'on trouve l'or le meilleur. Néanmoins le profit n'est pas considérable, parce que ce pays est trop éloigné, et qu'il est difficile d'y aller. Quelquefois aussi les hommes manquent de vivres, tombent malades et meurent. L'argent est beaucoup plus rare que l'or dans ces contrées.

A l'époque du voyage de Thouman, les Hollandais du cap de Bonne-Espérance avaient essayé de pénétrer dans ces pays si riches en or ; ils rencontrèrent des obstacles trop puissans qui les forcèrent de renoncer à leur entreprise. Les plus terribles vinrent de la part des indigènes qui refusèrent de les laisser passer.

Au-delà des Makouas sont les Monjous, les plus hideux de tous les nègres : ils ont la peau noire et huileuse. Ils paraissent moins féroces que les Makouas ; il est vrai qu'on n'a pu les



juger que d'après ceux de leurs compatriotes qui voyagent comme commerçans.

Lorsque M. Salt visita Mozambique, les brigands de Madagascar qui inquiétaient cet établissement avaient, depuis quelques années, infesté les îles Comorre. Anjouan est la principale de ce petit archipel, dans lequel les navigateurs trouvent une relâche commode. Voici comme un voyageur décrit cette île.

Anjouan peut avoir vingt-quatre lieues de tour; elle est très-haute; néanmoins les montagnes les plus élevées sont verdoyantes et couvertes d'arbres touffus, parce que des nuages et des brouillards les enveloppent sans cesse, et y répandent de l'humidité; de nombreuses sources y prennent naissance, et il en descend de petits ruisseaux qui arrosent toutes les parties de l'île.

On compte dans Anjouan environ quarante villes: nous en avons vu deux, celle du roi, nommée Villani, et celle de la reine, Tchamoudou; elles ont été bâties par les Arabes vers le temps où les Portugais découvrirent la route des Indes par mer. Les murs restent encore entiers, étant en pierre; les rues sont étroites. Depuis que cette génération est morte, sa descendance est tombée dans la pauvreté; de sorte que l'on ne construit plus de demeure aussi magnifique: on conserve les anciens murs, et les nouvelles maisons sont

très-proprement faites en feuilles de palmiers. Les habitans sont mahométans, généralement pauvres, noirs, laids, malingres, un grand nombre attaqué de maladies cutanées. Il y a quelques commerçans arabes qui trafiquent avec l'île Saint-Laurent de l'ambre gris, des esclaves, etc. J'y ai vu une jonque d'environ cent tonneaux qui n'était pas encore achevée; on n'apercevait dans sa construction ni clou, ni aucun morceau de fer; les bordages étaient cousus ensemble: c'est avec de tels bâtimens qu'ils vont trafiquer à Melinde et en Arabie.

Nous y avons trouvé d'excellentes provisions, de bonne eau, du bœuf, des chèvres, de la volaille, des bananes, des cocos, des oranges, des citrons et du toddi parfait. Nous obtinmes toutes ces denrées, à l'exception du bœuf, en échange de colliers, de couteaux, et de toiles de coton: les piastres furent ce dont nous tirâmes le meilleur parti. On en donnait deux pour un bœuf, une pour une chèvre ou pour deux cabris, une pour cinq à six poules. Il y a un peu de laine dans cette île et quelques tisserands misérables. J'ai vu des bœufs dont les cornes étaient tournées en bas et se choquaient quand ils marchaient, la nature ne les ayant pas fixées solidement sur leur tête: ils ne sont pas communs, mais on en rencontre de temps en temps.



Un joli ruisseau sort des montagnes voisines de Tchamoudou ; à un quart de mille de cette ville , il se précipite en deux cascades , et forme deux jolis bassins où les personnes de tous les rangs vont se baigner. Je grimpai beaucoup plus haut avec deux de mes compagnons , marchant sur les bords et quelquefois même dans le lit du ruisseau. Enfin , nous fûmes arrêtés par des rochers très-hauts , qui s'élevaient perpendiculairement de tous les côtés , et par dessus lesquels le ruisseau se jette d'une élévation au moins de cent pieds , et tombe dans un bassin presque circulaire ; une portion de l'eau se partage en particules très-fines , et prend la forme d'un brouillard ou d'une petite pluie , qui donne à l'air d'alentour une fraîcheur agréable. Lorsque l'on est au pied de la cascade , et qu'elle est , par hasard , frappée par les rayons du soleil , ils produisent un arc-en-ciel de couleurs aussi variées et aussi belles que celui que l'on voit dans le ciel , quoiqu'il n'ait pas plus de quinze à seize pieds de diamètre. Quelquefois , on aperçoit de même un arc-en-ciel à l'avant d'un navire , quand , par son mouvement , il a élevé dans l'air la lame qu'il a fendue. Cette cascade est dans un endroit entouré de rochers très-hauts , et sur un des flancs est une caverne ou grotte très-vaste. Il fait très-bon s'y retirer pendant le jour , tant

par la singularité et l'agrément de la perspective , que par la fraîcheur extraordinaire , si désirable dans les climats chauds.

Les attaques continuelles des pirates avaient presque entièrement dépeuplé l'archipel. Anjouan était réduite à deux bourgades.